

Gilbert FOUCAUD

---

L'HOPITAL DE FIGEAC  
DU XIII<sup>e</sup> SIECLE A NOS JOURS

---

1988 — Extrait des Actes du XLII<sup>e</sup> Congrès d'Etudes Régionales  
organisé par la Société des Etudes du Lot à Souillac et Martel  
les 19, 20 et 21 juin 1987

# L'HOPITAL DE FIGEAC DU XIII<sup>e</sup> SIECLE A NOS JOURS

par Gilbert FOUCAUD

Divers dans ses fonctions, de l'accueil des errants au soulagement des malades, divers dans la répartition de ses locaux, dans leur taille et dans leur forme, mais toujours au même emplacement depuis plus de sept cents ans, tel se présente l'Hôpital de Figeac.

La générosité des bourgeois du Moyen âge, celle des moines de l'abbaye en créent certes d'autres : Hôpitaux du Pin, de St-Blaise, de St-Namphaise, de St-Eutrope, sans compter la léproserie, mais l'histoire hospitalière ira dans le sens d'une concentration progressive des divers établissements, concentration achevée au XVII<sup>e</sup> avec la création des Hôpitaux généraux. Et à Figeac il n'en subsistera plus qu'un : l'Hôpital d'Aujou, dit aussi St-Jacques.

Ce dernier vocable est en quelque sorte une référence à son emplacement par rapport à la grande voie qui le longe. Elle conduit vers la lointaine Galice et son pèlerinage de Compostelle. Rocamadour, plus proche, attire aussi bien des pèlerins, hôtes potentiels de notre hôpital. Notons encore, au sujet des axes de circulation, que l'orientation des bâtiments anciens pourrait peut-être matérialiser le souvenir d'un autre chemin se dirigeant vers le pont du Gua (ou le gué qui l'a précédé) et, au-delà, vers Cahors. La position de l'hôpital à l'extrémité du faubourg d'Aujou, en dehors des murs, permettait l'accueil, même après la fermeture des portes de ville. Encore un mot sur l'emplacement : notre hôpital est situé entre deux grands enclos monastiques : celui des Cordeliers au Sud, celui des Carmes au Nord, tous deux établis dans les années 1260. Ce grand ensemble hospitalo-religieux qui totalise plus de sept hectares, soit le tiers de Figeac intra muros, a bloqué pendant des siècles l'expansion de la ville vers l'Ouest.

L'hôpital serait antérieur à l'arrivée des ordres mendiants dans notre ville si on l'identifie avec l'Hôpital Sobira qui reçoit une donation dès 1214 (1). Debons, dans son ouvrage cité aux

sources, en attribue la fondation à un seigneur de Balène. Cavalier le dit : « réparé, agrandi considérablement et doté par les libéralités de noble homme, Pierre de Balène, seigneur de Salviac, vers 1302 » (2). Aucun de ces deux historiens ne donne de références. Debons, cependant, déclare qu'elles sont dans un recueil de "Pièces justificatives" resté manuscrit et qui semble avoir disparu. Les deux assertions pourraient trouver leur fondement dans cette traduction d'un acte de 1316 (3) où : « Noble et puissant homme monseigneur Géraud de Balène, chevalier, et Guillaume de Camele (ou de Caviale) bourgeois de la ville de Figeac, tuteurs de Jean de Balène, fils autrefois de Pierre de Balène seigneur de Salviac et maintenant héritier universel dudit Pierre, en présence de R.P. Guillaume abbé du Monastère, reconnaissent devoir à l'Hôpital d'Aujou une obole d'or ».

Un plan retrouvé dans les archives de l'hôpital permet d'avoir une connaissance au moins fragmentaire de ce qu'étaient les bâtiments anciens. Dressé avec soin, encre et lavis sur papier (68 × 63 cm), il fut établi sans doute un peu avant 1770, date de début des travaux du nouvel hôpital, dont il indique avec beaucoup de précision les projets. Son intérêt pour nous est qu'y apparaissent en surimpression l'état ancien des bâtiments. Ce document, d'un incontestable intérêt, vient d'être restauré grâce à la compétence d'une spécialiste installée à Figeac et aux crédits qu'a bien voulu débloquent Monsieur le Directeur de l'Hôpital que nous tenons à remercier très chaleureusement. Par ailleurs, les inventaires de 1452-53 transcrits par J. Lartigaut autorisent une autre approche de l'Hôpital d'Aujou à la fin du Moyen âge, avec sa chapelle, sa cour cernée de galeries, ses jardins, son cimetière (4). Tout porte à croire que ces descriptions du XV<sup>e</sup> siècle s'appliquent au moins partiellement à notre plan du XVIII<sup>e</sup>. Nous n'avons en effet aucune mention de destruction de l'hôpital lors de l'occupation protestante de 1576, qui a surtout été néfaste aux établissements religieux comme le proche couvent des Carmes, et nous pouvons sans trop grand risque estimer que le bâtiment détruit au milieu du XIX<sup>e</sup> était celui de la fin du Moyen âge, ou plus ancien peut-être.

#### L'HOPITAL ANCIEN D'APRÈS LES INVENTAIRES DU XV<sup>e</sup> ET LE PLAN DU XVIII<sup>e</sup> (5)

Sur notre plan il se présente comme un L dont la grande branche mesure plus de 30 m (6) et la petite 10 m environ. La largeur est de 7,50 m pour le bâtiment principal et de 6 m pour le plus petit. Sur leur flanc intérieur ces constructions

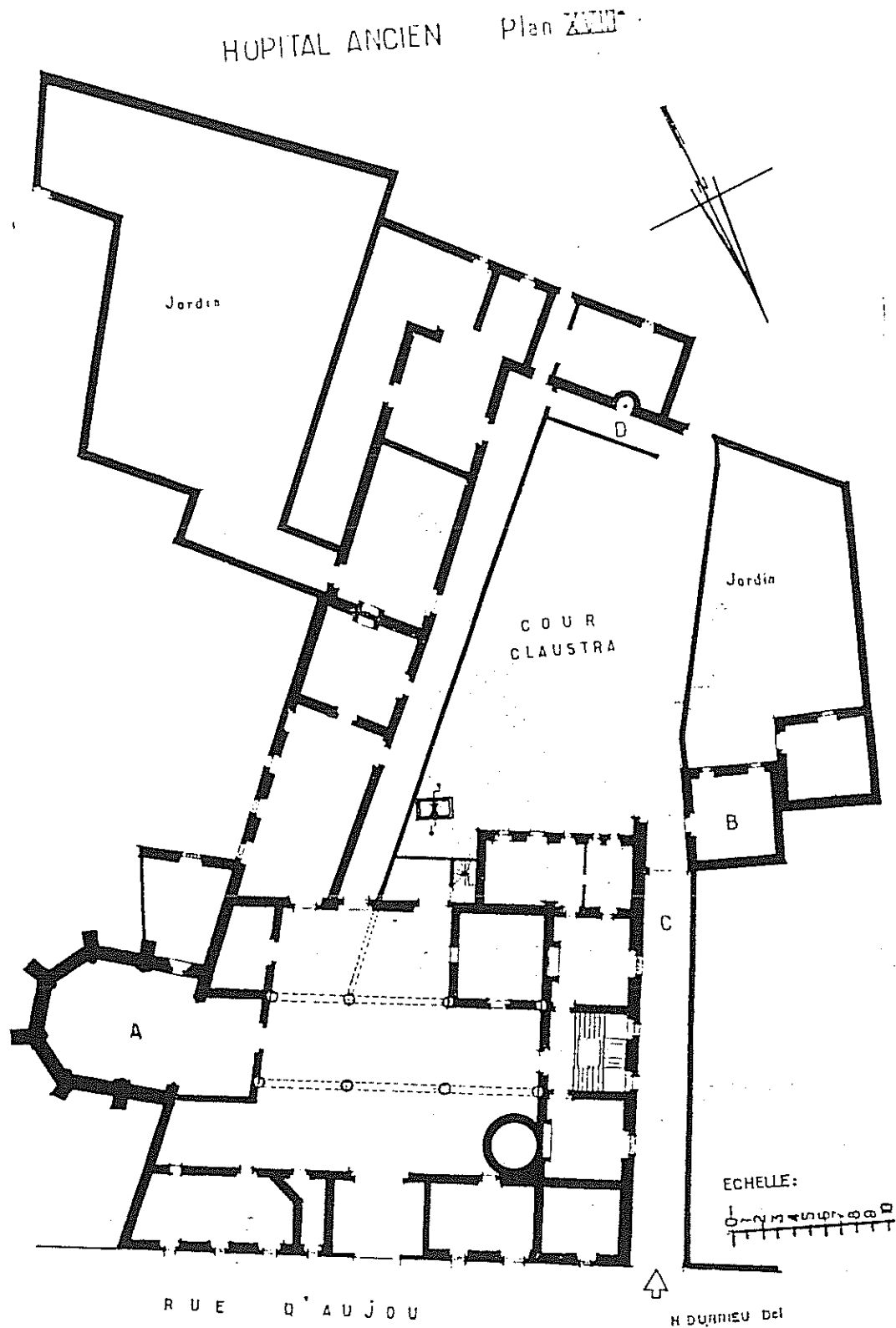


Fig. 1 — L'Hôpital ancien. Son plan a été levé par Monsieur Durrieu en suivant fidèlement les indications du projet établi vers 1770 et dont il est question au début du texte.

A) L'abside de la chapelle, seule partie ancienne bien que très restaurée, subsistant aujourd'hui. On peut la dater du XV<sup>e</sup>. Sur le plan présenté la nef ne peut être qu'une adjonction récente. — B) Loge du portier. — C) Long couloir d'accès avec portail figuré par des pointillés sur le plan. — D) Le "claustrum". Il serait tentant de voir dans le renforcement semi-circulaire figuré près de la lettre D, la fontaine à eau de rose en cuivre signalée dans le couloir sur l'inventaire de 1452.

sont longées par une galerie de 2 m de largeur, bordée par un mur peu épais, sans doute un mur bas qui permettait de donner air et lumière aux pièces du rez-de-chaussée. Avec un mur de jardin à l'Ouest et les bâtiments du Nord longeant la rue d'Aujou se dessine ainsi une cour : le "claustrum" de l'inventaire. Dans l'angle N.-E. du plan, un puits, avec "sa margelle rectangulaire, son treuil à deux manivelles et sa chaîne de fer", ajoute l'inventaire. La cuisine doit être proche, suivie sans doute du réfectoire et de la cave (7) toujours au rez-de-chaussée. L'étable n'est pas loin et curieusement elle abrite le pressoir. Les chambres au nombre de quatre (8) sont à placer plutôt à l'étage selon l'usage figeacois. Par ailleurs, une délibération du début XIX<sup>e</sup> nous apprenant qu'il y a trois niveaux, je proposerais de traduire le "in navi hospitalis" de l'inventaire par : « dans le grenier de l'hôpital ». Les sept lits qu'on y recense ne sont pas un obstacle à cette interprétation : bien des dortoirs de moines étaient placés eux aussi directement sous la charpente. Et la mention qui suit : "in capite dicti hospitalis", où se trouve la cloche, pourrait s'appliquer au pignon de l'hôpital, là où le bâtiment jouxte la chapelle : un clocher mur peut-être ?

A peu près identique, au moins en son volume, pendant quatre siècles, traité de "gothique édifice" par une délibération de 1822 (ce qui n'implique pas une appréciation de style ni de date, mais plutôt un mépris total pour ce bâtiment qui n'est pas classique), l'hôpital ancien se survivra après les constructions XVIII<sup>e</sup> que nous allons voir. Dépossédé de ses fonctions d'accueil, il n'abrite plus que la cave, la buanderie, la boulangerie et les greniers sous un toit croulant, "ruineux", disent les délibérations, que l'on s'épuise à réparer et sous lequel les employés ne veulent même plus entrer. Il sera démoli au milieu du XIX<sup>e</sup> et remplacé par l'aile Est.

#### LA CHAPELLE A LA FIN DU MOYEN AGE

Les inventaires commencent tous deux par la partie où est l'autel avec ses trois nappes, sa croix en laiton et son devant d'autel en cuir rouge (de Cordoue ?). Le chœur à trois pans est orné de trois statues : Notre Dame, St Jacques et St Antoine, sans doute dans l'ordre de la lecture avec St Jacques patron de l'hospice au milieu. La présence de St Antoine s'explique par son pouvoir de thaumaturge sur le mal des ardents. Dans l'environnement de l'autel, des chandeliers en fer, des grands et des petits (entre quatre et sept selon les inventaires), des croix en laiton et un reliquaire, deux courtines en toile perse (verte sur l'un des

inventaires) et les deux tiges de fer pour les tendre. On peut les voir comme décor, encadrant l'autel. Pas de mentions de bancs à proprement parler mais de nombreux coffres qui en tiennent lieu : c'est précisé pour l'un d'eux. Ils contiennent des vêtements liturgiques ou des ornements, souvent de faible valeur, des livres dont certains sont dits anciens, des archives, des provisions de blé, de seigle, de baillarge. Au chapitre des provisions il faut aussi noter que la chapelle abrite une grande jarre en plomb pour l'huile. Terminons cet inventaire à la Prévert par un coffre où l'on range quelques objets précieux : une croix en argent, un calice et sa patène aussi en argent. On ajoute aussi bien en 1452 qu'en 1453 un "rétable de St Grégoire", peut-être à côté de l'endroit où le prêtre s'habille pour la messe, à moins que ce ne soit à l'entrée de la chapelle car l'article suivant de l'inventaire est un bénitier en cuivre. Il s'agit sans doute de la messe de St Grégoire (pape de 590 à 604), thème légendaire traité par les artistes seulement à la fin du Moyen âge : un des participants à cette messe, ayant mis en doute la présence réelle, le Christ surgit au-dessus de l'autel (9). Un panneau de pierre fin XIV<sup>e</sup> représentant cette scène est au musée des Augustins à Toulouse (10).

A la fin de l'inventaire de 1453 on trouve aussi deux cloches de "métal" dont l'une "sus las regets" que M. Lartigaut traduit : « au-dessus d'une ouverture grillagée ». En 1452 on parle seulement d'une cloche au chevet de l'hôpital. Nous l'avons déjà notée.

#### EVOLUTIONS AUX XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> SIECLES

Les siècles passent, les attributions aussi. La société du Moyen âge conçoit l'hôpital comme un asile pour les pauvres, les vieillards, les incurables, pour les pèlerins : ils sont les uns et les autres des envoyés du Christ. Mais bientôt, devant la masse croissante des errants, on en vint à considérer les pauvres comme inutiles et potentiellement dangereux. D'où l'idée de les enfermer, de les faire travailler et ce sera la création des Hôpitaux Généraux. Le premier, celui de Paris en 1656, doit servir à « l'enfermement des pauvres mendiants de la ville et des faubourgs de Paris ». Un édit du 14 Juin 1662 généralise l'institution et prévoit la création d'un Hôpital Général dans chaque ville et bourg du royaume. L'aspect carcéral disparaîtra pour faire place petit à petit au traitement des malades, mais il subsistera longtemps dans les dépôts de mendicité. Il y en avait un en Quercy au château d'Aussone près de Montauban, et il fut question quelque temps d'en créer un à Cahors (11). C'est dans ce contexte que des lettres patentes du

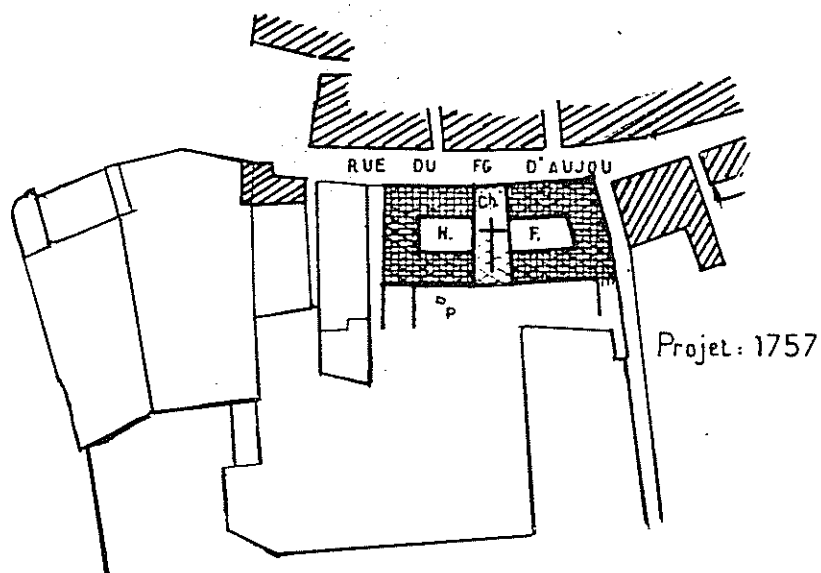
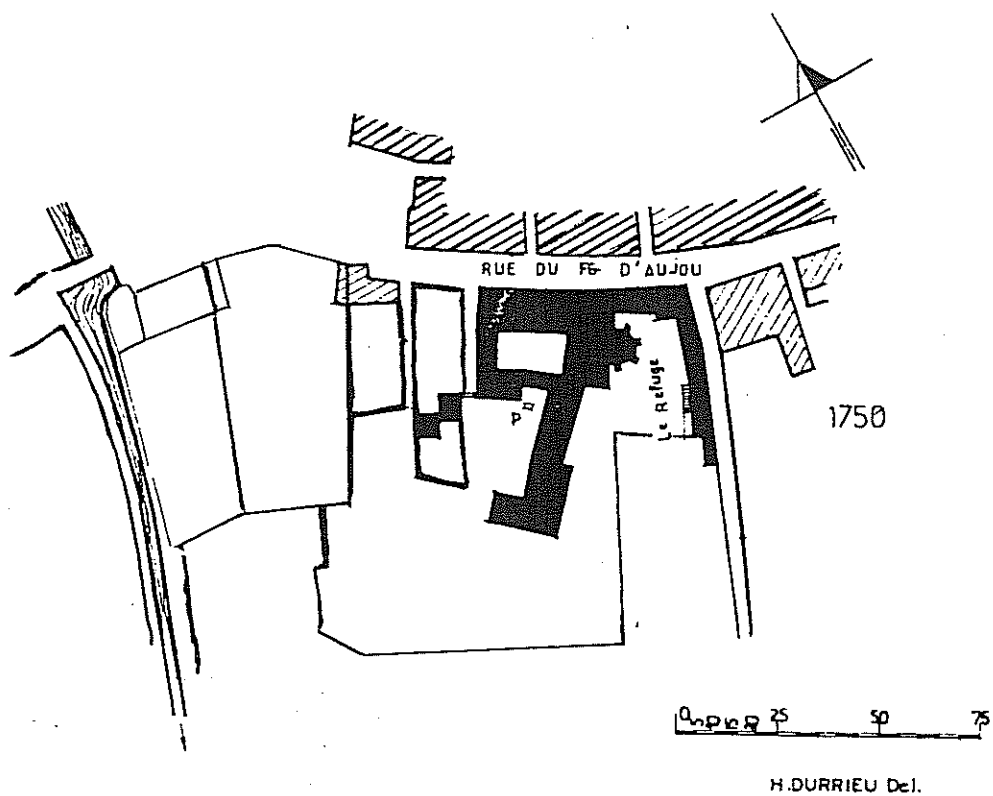
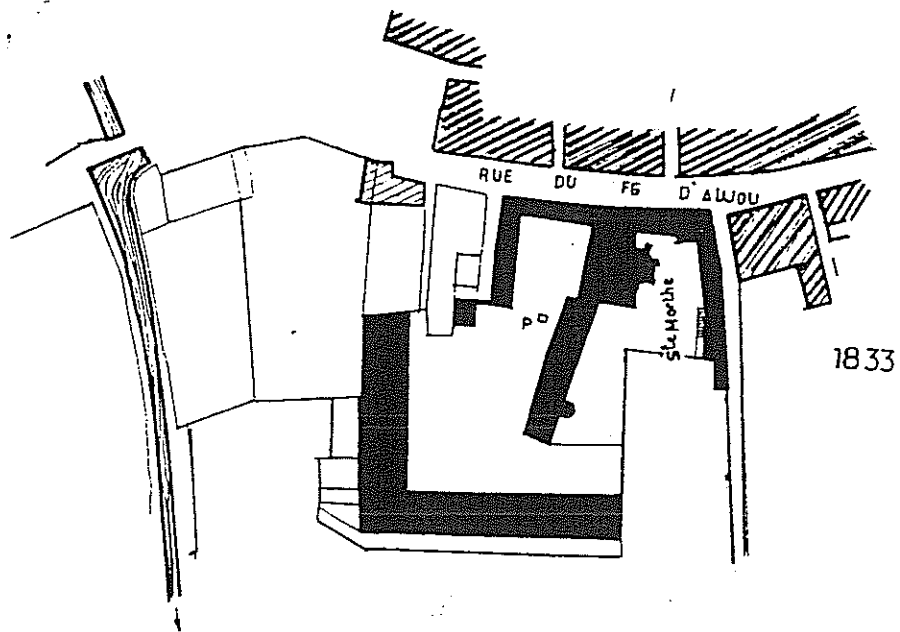


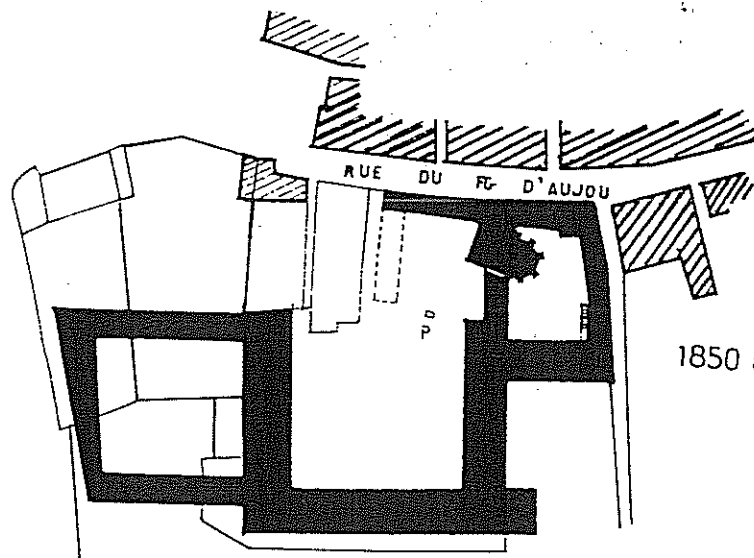
Fig. 2 — Trois différents états de l'hôpital et le projet avorté de 1757, tous figurés à la même échelle et en notant sur tous le puits comme point de référence.

1750 - Le schéma reprend la fig. 1 en l'insérant dans un contexte plus vaste : indication du ruisseau des Carmes à l'Ouest, indication du Refuge à l'Est, ainsi que de la rue menant aux Cordeliers.

1757 - Projet moderne dans sa conception mais qui n'aboutit pas par suite de l'impossibilité de réunir le Refuge à l'Hôpital. Des accroissements semblent avoir été prévus vers le Sud : lignes prolongeant les bâtiments



1833



1850 à 1900

Fig. 2 (suite) —

1833 - Date du 1<sup>er</sup> plan cadastral figeacois. Le Refuge est devenu Ste Marthe. 2 ailes de l'hôpital moderne ont été construites.

1850-1900 - Avant les travaux qui remodeleront la façade sur la rue d'Aujou mais après la construction de l'aile Est, complétant la cour principale de l'hôpital et l'ajout d'un bâtiment qui ferme la cour de Ste Marthe. Les autres bâtiments sont postérieurs.



17 Juillet 1682 créent l'Hôpital Général de Figeac pour la Sénéchaussée tout entière et lui réunissent les ressources des hôpitaux de Fons, Cardaillac, Rudelle, Livernon, Cajarc, Gramat (12). L'évolution déjà notée vers une concentration des hôpitaux est maintenant presque achevée, mises à part quelques fondations mineures de la ville de Figeac.

A ce compte, le vieil établissement devient vite trop petit (13) mais il faudra attendre le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pour qu'on pense à l'agrandir et surtout pour qu'on trouve les crédits nécessaires. Charles Lacaze, avocat au Parlement de Toulouse et gros propriétaire à Espédaillac, lègue en 1740 une somme de 45.000 L. (14). Sa mère, Marie Depeyrot, morte après lui en 1746, laisse aussi par testament des biens considérables (14). Les travaux peuvent commencer.

Les archives du Lot (15) conservent un imprimé datant du 20 Décembre 1757 : une « délibération du Conseil Général de la ville de Figeac concernant la réunion de la maison du Refuge à l'Hôpital Général de ladite ville », dans laquelle on conclut à la nécessité de cette réunion (16). On en énumère les avantages et on projette une réfection totale de l'ensemble, avec croquis à l'appui. On prévoyait deux cours entourées de bâtiments parfaitement symétriques autour d'une chapelle faisant axe et séparation entre le côté hommes et le côté femmes (idée moderne pour l'époque et qui deviendra la règle au XIX<sup>e</sup>). En revanche, 10 ans plus tard, la réunion du refuge à l'hôpital n'ayant pu aboutir, c'est un tout autre plan qui sera retenu et qui deviendra après bien des avatars le plan actuel dans ses grandes lignes.

Selon l'abbé Debons (17), les plans furent dressés par le père Lassale, prieur des Dominicains, puis vérifiés, examinés et augmentés par des ingénieurs parisiens. Cavalie (18) dit à peu près la même chose en attribuant les plans à l'architecte Cassas qui pourrait être un des parisiens dont parle Debons.

« La première pierre des fondements du grand corps de logis a été posée le 18 Mai 1770 » (19). Il doit s'agir du bâtiment central, celui du Sud. Les travaux furent rondement menés. Les comptes faits par Bonnet, administrateur (19), indiquent que, du début 70 au mois de Mars 74, on a dépensé plus de 60.000 L. Il y a ralenti ensuite puisque dans les cinq ans qui suivirent on ne fit des travaux que pour un peu plus de 10.000 L. Les matériaux provinrent pour partie des tours et remparts de ville que l'on découronnait alors, vu leur inutilité militaire, ou que l'on détruisait totalement pour des problèmes de circulation ou d'urbanisme. C'est ainsi que disparut "la grande tour qui est sur la

porte de rue d'Aujou" que les administrateurs de l'hôpital firent démolir "pour employer les matériaux et pierres à la réparation que l'hôpital fait," (20). On ouvrit aussi une carrière "pour des travaux en cours à l'hôpital" (21) en 1770 près de Tombebiau et de Lascombes (sortie Sud de Figeac). On y a extrait les pierres calcaires dans lesquelles furent taillés les encadrements des fenêtres et de la belle porte centrale. Les carriers du Moyen âge à Figeac ignoraient le calcaire dans leurs constructions.

Le 6 Mars 1779 tout fut terminé et "les pauvres y furent transférés au mois de Septembre suivant" (22).

La première appréciation que nous avons sur ce nouvel hôpital est loin d'être flatteuse (23) : « On s'est épuisé à bâtir un hôpital neuf. Le plan en est fort étendu et au-dessus du besoin. La distribution en est si vicieuse qu'on y a relégué les enfants (trouvés) dans un entresol très bas et fort malsain alors qu'on a rien épargné pour loger somptueusement les sœurs (24) qui desservent l'hôpital, pour faire de beaux réfectoires, de grands bureaux d'administration ». La diatribe sent son époque révolutionnaire et a dû précéder de peu l'inventaire dressé en 1793 où, effectivement, le mobilier des sœurs est nettement plus important et plus riche que celui des assistés.

#### L'HOPITAL DE 1793 D'APRÈS L'INVENTAIRE

Cet inventaire, fait entre le 14 et le 18 Octobre 1793, projette un éclairage intéressant sur l'hôpital qui, à cette date, comporte des bâtiments bien différents. Tout d'abord deux corps de logis tout neufs : le bâtiment central et l'aile Ouest (celle de droite en entrant). Puis le vieux logis du Moyen âge, déjà diminué sans doute de la petite branche du L trop proche des constructions nouvelles. Enfin près de la chapelle et sur la rue d'Aujou, des pièces dont il est difficile de préciser le nombre et la fonction mais qui comprennent au moins la pharmacie et la sacristie. Ajoutons la loge du concierge, peut-être la cabane du jardinier et quelques dépendances. Il serait vain d'essayer de placer avec précision tous ces éléments sur notre plan. On n'y trouve dessiné et approprié par fonctions que le rez-de-chaussée à construire et encore en tenant compte d'un projet qui comportait trois ailes au lieu des deux qui furent réalisées. Par ailleurs, l'inventaire ne donne aucune précision topographique sauf incidemment. C'est ainsi qu'au début l'escalier central est dit communiquer avec les salles des infirmes. Nous pouvons donc sans grand risque d'erreur mettre au premier étage les infirmeries (certainement séparées par le palier) des hommes et des femmes. De la même façon

"les salles hautes pour les convalescents et les enfants" pourraient être au second ainsi que la salle des militaires. Quant aux sœurs, elles occupent pour leur salon, salle à manger, cuisine personnelle, les salles du rez-de-chaussée. Leurs appartements sont certainement dans la partie neuve mais sans précision. Avec les appartements d'un certain citoyen Cassaing et de trois autres personnes nous entrons sans doute dans la partie ancienne de l'hôpital. La "farinière" (boulangerie), le four (25) y sont aussi. L'entresol sert de dépôt. Après la buanderie, qu'on pourrait placer près du puits, on passe à la pharmacie et à ses annexes. Nous sommes là dans les bâtiments donnant sur la rue d'Aujou et sur le long couloir qui de la rue conduit au portail d'entrée et à la loge du portier. L'atelier du tisserand, celui du menuisier y trouvent place aussi avec le "grenier à foin", grange plutôt, puisqu'on y trouve une charrette complète et, notation intéressante, la paille pour deux chevaux. C'est la seule mention d'animaux dans cet inventaire qui ne comprend pas le cheptel vif. Il y avait pourtant dans cet hôpital, outre les chevaux entr'aperçus, des porcs (quelques années plus tard il est question de toits à cochons dans la vieille bâtisse), des vaches et des chèvres pour le lait des enfants, et aussi de la volaille.

Imprecision quant aux dispositions internes, méticuleuse précision en revanche pour le mobilier. C'était, il est vrai, le but de l'opération. Nous saurons ainsi, dès les premières lignes, qu'il y a une "pendule avec sa caisse" donc une pendule de parquet, au pied du grand escalier, que les sœurs, dans leurs pièces communes ont une grande table à pieds de biche, un buffet à quatre ouvrants (nous dirions une enfilade), qu'elles mangent dans de la vaisselle de faïence blanche ou noire (26) avec des couverts d'argent. Pour les malades et assistés, les écuelles sont d'étain (150 environ) mais on ne trouve pratiquement pas trace de couverts et bien peu de biberons : 4 en tout dont 2 sont dits en étain. Le matériel de cuisine, abondant, est dans sa presque totalité de cuivre jaune ou rouge. Les chiffres de la lingerie sont impressionnants : 900 chemises d'hommes ou de femmes, 922 d'enfants, les draps par centaines, le reste à l'avenant. Tout ce linge, quand, dans la buanderie, il a été lavé à la cendre ("2 vieilles maies pour les cendres"), va sécher au moins l'hiver sur "des cordes tendues (au grenier) pour faire sécher la lessive". Les lits, si on ne compte pas ceux des chambres individuelles, sont au nombre de 110, ce qui n'implique pas que le nombre de personnes hébergées ne puisse être supérieur. Il suffit, soit de dédoubler les lits en mettant les paillasses au sol, soit de faire

coucher les gens à plusieurs dans le même lit (27). Presque tous sont accompagnés de chaises et peuvent être fermés par des rideaux. Les couleurs en varient selon les salles qui acquièrent ainsi une certaine unité : gris chez les convalescentes et les petites filles, rouges chez les hommes, ils sont jaunes à l'infirmierie des femmes qui par ailleurs disposent d'une "chapelle avec tous les objets nécessaires au culte".

Les provisions ne sont pas négligeables. A l'office, 19 pots de graisse pleins, 2 à moitié pleins et 36 vides (la cuisine du cochon, nous sommes en Octobre, n'a pas encore été faite), des cruches et des bacs de pierre pour l'huile, du sel en grande quantité. Il n'y a plus de vin à la cave mais, au cuvier, les vendanges qui viennent d'être faites ont donné "3 cuves presque pleines". Ajoutons 100 quartons de noix dans le grenier qui leur est réservé, "une certaine quantité de blé froment et d'autres grains dont le secrétaire de l'hôpital a fait sa déclaration à la maison commune". Le bois n'est pas noté : il en faut pourtant pour entretenir 18 points de chauffage en sus de la boulangerie.

Toutes ces provisions proviennent en grande partie des propriétés de l'hôpital, exploitées par des métayers pour les plus lointaines et en faire-valoir direct autour de l'hôpital : jardins et chenevières par exemple.

Le chauffage est assuré par les 18 cheminées déjà citées dont 2, celles des enfants en bas âge, ont "une grille pour que les enfants ne tombent pas au feu". Un poêle dans la salle des militaires est une rareté pour l'époque et la région.

Pour s'éclairer, une nouveauté chez les sœurs : "une lampe à pompe" (lampe à huile possédant un mécanisme), ailleurs une grande quantité de chandeliers d'étain, de calels et de bougeoirs en cuivre, mais aussi une lanterne chez le portier pour ses possibles sorties nocturnes.

Dans la pharmacie, une longue liste de drogues, plantes ou produits chimiques, orthographiés par un secrétaire qui ignorait visiblement ce qu'on lui demandait d'écrire, ce qui rend les identifications difficiles : pieu quana pour ipecuana est une des transcriptions les plus claires. Relevons que les eaux minérales n'y sont pas inconnues et qu'on trouve ainsi des eaux de la lointaine Barèges à côté de celles, toutes proches, de Cransac.

L'oisiveté étant considérée comme source de tous les vices, on va faire travailler ceux qui en ont la force : enfants à partir d'un certain âge, mais aussi sans doute convalescents et vieillards encore valides. Au jardin il ne semble pourtant y avoir d'outils

que pour une seule personne. En revanche la filature est une véritable entreprise (28) dans l'hôpital et occupe une salle entière avec "37 tours à filer". Outre le coton que, curieusement, on ne trouve dans l'inventaire que sous forme de fil, il y a dans la salle des enfants du chanvre et de la laine filés et à filer.

Aucun objet d'art religieux, mais peut-être (nous sommes en 93) a-t-on supprimé les traces les plus visibles du christianisme. Un seul tableau, dans un bureau, "tableau de feu Clermon (sic)", sans doute le portrait du comte de Clermont-Durfort, bienfaiteur de l'hôpital, mort en 1790.

La sacristie a fait l'objet d'inventaires spéciaux. Y sont notés les instruments du culte dont certains en argent et de plus "une paire de rideaux d'indienne à la chapelle du Sacré Cœur". Qu'était devenu, à cette date, dans cette même chapelle, un ex-voto dont Debons (29) rapporte l'origine : M. de Laurières, conseiller au Parlement de Toulouse, qui avait épousé Mlle de Rouzet de Figeac eut un enfant guéri miraculeusement et "fit faire un tableau qui constatait cette guérison et le plaça dans l'église de l'hôpital où fut érigée la confrérie du Sacré Cœur de Jésus en 1715".

Reprenons un instant le plan du XVIII<sup>e</sup> à propos de cette sacristie et de la chapelle obligatoirement proche pour avouer notre ignorance, à tout le moins, notre difficulté à comprendre. Selon ce plan, la chapelle et son environnement ont subi de nettes modifications dans un passé qui doit être relativement proche puisqu'au côté Ouest est figuré un escalier à volées droites qui ne peut guère être antérieur au XVII<sup>e</sup>. L'abside, seule partie ancienne, se voit attribuer une nef plus petite qu'elle et de forme étrange, précédée par une série de colonnes qui pourraient dessiner une nef avec bas-côtés ouvrant sur la rue d'Aujou par un porche couvert. S'agirait-il d'un projet XVII<sup>e</sup> partiellement réalisé qui aurait eu pour double propos d'agrandir l'église et de la rendre parallèle à la rue ? La seule chose assurée c'est qu'au cadastre de 1833, à l'emplacement de ces colonnes, il y a une cour.

Mais nous sommes là au XIX<sup>e</sup> où les travaux du milieu du siècle vont remodeler l'ensemble. Auparavant, le Registre de délibérations, cité aux sources, nous fait connaître les menues réparations effectuées : consolidation toujours provisoire du vieux bâtiment, crépissage de "la façade de l'église, tribune et clocher, à l'aspect du Midi". En 1816, un sculpteur de Gourdon, Barthelémy Javerzac, refait le retable dont l'état de délabrement était devenu inquiétant. Enfin, presque annuellement, ont refait devis et croquis pour terminer l'aile Est dont on n'a encore que les pierres

d'attente. Il faudra attendre les 28.000 F du legs fait par Mlle de Prudhomme du Roc et comme au XVIII<sup>e</sup> siècle profiter de démolitions, en l'occurrence celle de N.D. de la Capelle, ancienne église paroissiale proche de l'abbatiale, et celle du "gothique" hôpital usé jusqu'à la corde. En même temps que l'aile Est on ajoute un corps de bâtiment à Ste Marthe et on refait à neuf la nef de la chapelle. Une photographie du Musée de Figeac prise entre 1865 et 1870 nous montre ainsi l'hôpital dans toute sa jeune majesté, sa masse imposante et bien équilibrée. Entre 1900 et 1902, nouveaux accroissements avec les édifices de l'entrée principale, les grilles tout le long de la rue et face à l'église des Carmes, les deux pavillons en retrait (30). Un peu au Sud de ceux-ci, les communs groupés autour d'une cour datent aussi de cette époque et de l'entre-deux guerres. Enfin, et toujours à la suite d'un legs important de M. Bousquet-Pontier en 1958, l'hôpital reprit le Lycée de filles, ex Ste Marthe, pour en faire une maison de retraite dans les années 70.

Sept siècles ont passé. L'Hôpital de Figeac, organisme vivant, n'a pas cessé de se modifier pour mieux répondre à son éternelle vocation de soulager les misères humaines. Il n'a pu y répondre que parce que les hommes, des femmes ont voulu se consacrer au service des autres. Ils ont été, ils sont l'Hôpital. Mais là, une autre histoire serait à écrire.

### SOURCES

— Les archives hospitalières de Figeac, honteusement pillées comme d'ailleurs les archives communales. Pour mesurer l'étendue de nos pertes, nous avons un inventaire fait par Combarieu, archiviste du Lot, en 1888, des archives antérieures à 1790. Exception faite du plan XVIII<sup>e</sup> coté F.35, toutes les cotes que nous donnerons de ces archives seront des cotes fantômes, vestiges de documents qui n'existent plus. Postérieurement à 1790 et non encore cotées, nous avons pu retrouver des inventaires révolutionnaires et un « Registre de Délibérations de 1810 à 1850 » qui ont fourni une bonne moisson de renseignements. Abrégé en A.H.F.

— Le travail de J. Lartigaut : « Assistance et charité à Figeac au Bas Moyen âge », B.S.E.L., t. CII, 1981, pp. 302-353. Il a été à la base de cet article pour tout ce qui concerne les débuts de notre hôpital, et nous adressons à l'auteur nos bien vifs remerciements.

— Les annales ecclésiastiques et politiques de la ville de Figeac par Jean-François Debons, Toulouse 1829 (Réimpression Aurillac 1983). L'abbé Debons (1754-1850), aumônier de l'hôpital (on disait aussi recteur) au moment de la Révolution, émigra en Espagne où il resta 5 ans. Curé des Carmes, puis du Chapitre à son retour, il fut, avant et après son émigration, un témoin privilégié des événements de cette époque et il a pu aussi avoir accès à des sources disparues depuis. Considéré comme un bienfaiteur de l'hôpital, il y repose sous la grande croix au milieu de la cour. Abréviation pour les notes : Debons p...

— Lucien Cavalié-Figeac monographie, Institutions civiles administratives et religieuses avant la Révolution - Figeac 1914. Cet érudit a été témoin oculaire d'une période de construction intense à l'hôpital. A ce titre et parce qu'il a pu avoir connaissance d'autres sources que celles dont nous disposons, il nous a laissé des renseignements intéressants. Abréviation pour les notes : Cavalié p...

## NOTES

1. A.H.F. B2.
2. CAVALIÉ p. 146.
3. A.H.F. B 10 M. Lartigaut propose Caviale en place de Camele.
4. CAVALIÉ p. 148 dit que ce cimetière, situé à l'Est de la chapelle et en bordure de la rue d'Aujou fut transféré en 1684 près du ruisseau des Carmes sur le chemin de Lissac. Agrandi en 1789 ce dernier cimetière de l'hôpital fut abandonné en 1850. Mais on enterrait encore dans la chapelle de l'Hôpital en 1750. M<sup>e</sup> Calmon a retrouvé dans ses archives et aimablement communiqué plusieurs documents concernant l'hôpital et notamment celui-ci : Françoise Maisoneuve dans son testament demande à être enterrée dans l'église de l'hôpital au tombeau de sa mère — 22 Février 1750, acte reçu par M<sup>e</sup> Cassaigne notaire.
5. Le plan que nous possédons, pour intéressant qu'il soit, n'a sans doute pas la rigueur d'un plan actuel et par exemple, bien que nous soyons assurés de l'existence de 3 niveaux pour ce bâtiment, il n'indique pas d'escalier.
6. Le bâtiment n'est pas rectangulaire mais trapézoïdal, son extrémité du côté de la chapelle faisant un angle très net.
7. Il existe peu de caves à Figeac étant donnée la proximité de la nappe phréatique. Pour la même raison, les puits sont fréquents et quelquefois bâtis en limite de la pièce servant de cuisine.
8. Pour l'entassement hétéroclite des pièces, nous renvoyons à l'article de J. Lartigaut.
9. La légende dorée de Jacques de Voragine mentionne cette messe de St Grégoire mais dans sa version, le pain est transformé en chair pendant la messe, sans apparition du Christ au-dessus de l'autel.
10. *Musée des Augustins de Toulouse — Catalogue d'exposition des nouvelles acquisitions.* 1969-1984 n° 105 avec photographie.
11. La série C. des archives départementales du Lot a 15 pages du catalogue consacrées à la mendicité au XVIII<sup>e</sup>.
12. CAVALIÉ p. 145.
13. DEBONS p. 446. Selon une délibération (disparue) du 22 Août 1768 : « Les bâtiments menacent ruine, les malades sont entassés. Il s'en exhale des odeurs si fortes qu'on doit regarder comme une espèce de miracle qu'elles n'occasionnent pas des maladies contagieuses capables d'infecter la ville ».
14. A.H.F. B 8. Ces legs semblent être une habitude familiale. M<sup>e</sup> Calmon a relevé dans les minutes Prat, en date du 7 Novembre 1704, une transaction entre l'hôpital et les successeurs de Jacques Lacaze, bourgeois de Ginouillac et grand-père de Charles Lacaze que nous avons déjà rencontré. Cette transaction prouve par ailleurs, les difficultés que l'hôpital avait pour entrer en possession des legs qui lui sont faits. Et, pour en revenir aux Lacaze, les A.H.F. avaient, cotées en B. 18 et B. 21, des pièces de procédure au sujet du plus important, celui de 1740. Quand nous avons conservé le texte de ces testaments, ce qui n'est pas le cas pour ceux des Lacaze, il faut noter que jusqu'à la Révolution, la formule classique presque une clause de style est : « donné en faveur des pauvres », définissant une fois de plus la fonction première des hôpitaux.
15. A.D. Lot H. 158.
16. Le Refuge est une création de M. de Laborie, curé et restaurateur de N.-D. du Puy de Figeac. En 1673 il ouvrit en ce lieu une "maison de piété" pour recevoir et instruire les filles nouvelles converties. On y adjoignit peu après pour y renfermer les filles dites "malvivantes" ce que l'on appela pudiquement un Refuge

et qui fut, tout au long du XVIII<sup>e</sup>, une cause de scandale. L'ensemble garda seulement le nom de cette dernière fondation. Confrontant l'hôpital et constamment revendiqué par lui, le Refuge lui fut réuni à l'extrême fin du XVIII<sup>e</sup>. En 1803 les locaux transformés sont loués à une institution qui s'occupera de l'enseignement des jeunes filles : Ste Marthe. Laïcisé à la fin du XIX<sup>e</sup> il devint collège puis lycée de jeunes filles avant de disparaître sous la pioche des démolisseurs dans les années 1970.

17. DEBONS p. 447.
18. CAVALIÉ p. 148.
19. A.H.F. F. 12.
20. Communiqué par M<sup>e</sup> Calmon — 25 Octobre 1771 Houradou notaire.
21. Communiqué par M<sup>e</sup> Calmon — 6 Juillet 1770 Cassaigne notaire.
22. DEBONS p. 448.
23. A.D. Lot C. 960. *Statistique de l'élection de Figeac 1746*. La note marginale que nous avons citée est d'une autre main et sans doute postérieure. Par ailleurs, l'hôpital est dit abriter 50 malades, 50 vieillards et 100 enfants trouvés, chiffres suspects dans leur rondeur !
24. DEBONS p. 442. Ce sont des sœurs de Nevers installées depuis 1734. Elles y resteront jusqu'en 1975. « Auparavant, précise Debons, c'étaient des filles à gage ».
25. Le four est sans doute l'excroissance portée sur le flanc Est au cadastre de 1833.
26. Faïence noire : pourrait se rapporter à des plats ou assiettes dont le dessous est émaillé noir.
27. Une délibération de 1810 décide que sauf dans le cas des enfants " qui peuvent coucher de deux en deux " on ne fera coucher qu'une seule personne par lit dans les salles basses et hautes.
28. A.H.F. F. 32. Du 1<sup>er</sup> Octobre 1774 au 28 Juin 1775 dépenses pour la filature de coton : 218 L. Recettes : 452 L.
29. DEBONS p. 408.
30. Les archives de l'hôpital conservent une charmante série de dessins aquarellés faits à l'occasion de ces travaux par l'architecte Borie.